

La Quincaille

Henri Cachau

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14164ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cachau, H. (2007). La Quincaille. *Moebius*, (112), 31–37.

HENRI CACHAU

La Quincaillerie

Dans ce cas précis d'échange ou plutôt de transmutation de vieux clous en deniers sonnants et trébuchants, nous n'évoquerons pas ici l'intervention d'un quelconque génie, mais conviendrons d'une certaine bosse du commerce ! Le particulier, qui entre autres « nés coiffés » de cette petite bourgade provinciale possédait cet attribut, était du type bonhomme, affable, bedonnant et chauve. C'est à petits pas précautionneux, qu'engoncé dans son éternelle blouse grise aux poches débordantes de babioles, il transbahutait son presque quintal et sa soixantaine d'années. Il vivait, non pas par ladroterie mais seulement par économie disait-il, dans la pénombre de sa quincaillerie, à demi caché derrière un antédiluvien guichet vernissé et grillagé, semblable à un vieux loup de mer manœuvrant ce lourd et vaste rafiote dont les cales et coursives mal éclairées révélaient au regard d'un éventuel client un capharnaüm de trésors divisés en lots d'ustensiles et d'outillages divers. Non pas certes, arrangés ou classifiés selon leurs usages, mais fourrés en vrac, amoncelés sur un assemblage d'étagères, de casiers et de tiroirs, compartimentant la nef principale de ce vétuste cargo. Les annexes qui prolongeaient cette cale, offraient la vision d'un logis tout aussi encombré, son apparent désordre témoignant d'un laisser-aller consécutif au récent veuvage du propriétaire. La façade de cette boutique apparaissait lépreuse et défraîchie avec son enseigne à demi effacée et sa vitrine figée depuis des lustres, attestaient de son vieillissement la présence de présentoirs vides, investis de somptueuses

toiles d'araignées, ainsi que de rares instruments horticoles, notamment des arrosoirs attachés par leurs becs...

Cette caverne d'Ali Baba, ce sont les enfants du quartier qui chaque jeudi, en début d'après-midi, la fréquentaient, juste au moment où ils savaient que « la Quincaille » – un amical sobriquet dont petits et grands affublaient ce commerçant –, victime d'une irrépressible somnolence consécutive à une délicate digestion, avec difficulté s'assurerait d'une adéquate surveillance. Puisque incapable, momentanément – ses crises de goutte et son embonpoint s'ajoutant à une compréhensive léthargie – de suivre les allers et venues de ces morpions dans les travées de son magasin. Le bonhomme, soit par lassitude ou bienveillance, laissait faire, ces chenapans lui chappaient des éléments indispensables à la construction d'une cabane : des charnières, des clous, des pointes et pitons, dont allègrement ils remplissaient leurs poches. Il le savait, car imitant leurs pères qui n'agissaient pas autrement, sinon sur l'instant de leurs larcins, suite à un sursaut d'intégrité, rappelés à l'ordre à la vue des surprenants écriteaux parsemant les coursives, porteurs de sibyllines maximes du genre : « un clou vaut un sou qu'on se le dise ! »... « un clou chasse l'autre, pensez-y ! »... penauds, ils s'acquittaient de leurs achats ; trop heureux d'avoir trouvé ce chaînon manquant, cette goupille, ce pointeau ou burin, des accessoires nécessités par leurs travaux. C'est ainsi que toutes générations confondues, ils ne ressortaient pas grandis mais satisfaits de cette cambuse, une sorte de collaboration naturelle s'établissant entre ces furtifs visiteurs et ce détaillant menant une sorte de faux train-train. Évidemment perturbé, d'abord par des années de guerre et de privations, lui ayant appris à mesurer les choses, à évaluer leur juste prix, puis par ce veuvage ainsi que la négative décision de son dernier fils de ne pas vouloir reprendre l'affaire, la jugeant véreuse et dépassée. Le vieil homme sombrait lentement et son cargo avec, chargé dans ses soutes de vieilleries, d'hétéroclites ustensiles, d'outillages désuets, en vieux mais obstiné capitaine il se maintenait à la barre. Se croyant encore utile, sa petite ville souffrant de l'abandon de maints services,

n'attendant du destin qu'une précipitation de l'échéance fatale, qui sans qu'il en eut le moindre pressentiment, allait être accélérée par l'arrivée de l'un de ses vieux voisins...

Une vieille connaissance que cet Anatole, un septuagénaire matois et dégingandé, en compagnie duquel, des années durant, piétant en fin d'après-midi sur son pas de porte, ils s'entretenaient des menus faits survenus dans leur quartier. Hélas, un mauvais client, un grigou même pas cleptomane, jusqu'à ce fatidique jour ne lui ayant jamais acheté la plus minuscule casserole ou clou, qui une fois à l'intérieur de la quincaillerie, s'adressant au commerçant, comme à l'accoutumé à demi somnolent derrière son comptoir, en quelques mots lui sollicita l'acquisition de quatre mètres de corde de qualité ! Interloqué par cette étonnante requête, « la Quincaillerie » abusant de sa surdité, fit en sorte de lui faire renouveler sa demande, puis en ayant bien saisi le sens, afin de gagner un temps nécessaire à une urgente réflexion, il engagea ce dialogue avec son inattendu client...

« Toi ici, Anatole ! Dis moi, c'est bien la première fois que tu mets les pieds dans ma boutique. La révolution aurait-elle atteint notre charmante bourgade. Et tu me demandes, vieux coquin, quatre bons mètres de corde de qualité. Aurais-tu un chien, une chèvre ou une femme à attacher ? Souhaites-tu y suspendre ton squelette ? Dans ce cas-là, tu dois songer à y ajouter quelques bons pitons pour assurer ton coup. Comme si tu ne savais pas que je suis plus ferraille que corde à nœuds. Où veux-tu que je trouve un bout de ficelle dans ce fourre-tout ? Je me sens incapable, à moins que tu me donnes un coup de main, de déplacer autant d'ustensiles pour te satisfaire ! »

Sur un hochement de tête, délivré en signe d'accord par le surprenant Anatole, le quincaillier comprit que son vieil ami tenait à son achat, dès lors, chacun de leur côté ils s'aventurèrent dans les sombres coursives en quête d'un éventuel morceau de chanvre... Après de longues explorations, des déplacements de boîtes et caisses, d'outils et

d'instruments, une recherche prolongée jusque dans les recoins les plus poussiéreux, c'est le dit Anatole qui finit par découvrir, lovée entre des seaux galvanisés, délaissés depuis l'apparition de ceux en matière plastique, telle une couleuvre en hibernation, une corde abandonnée depuis des lustres. Le client s'en saisit, la palpa longuement entre ses poings écartés d'environ cinquante centimètres, l'étira, la tendit à plusieurs reprises, puis un sourire aux lèvres s'en vint vers le commerçant, qui essoufflé, poursuivait sa recherche en farfouillant sur des étagères, dans des tiroirs... Il lui tendit la corde, puis laconique lui déclara : « Je crois avoir trouvé ce qu'il me faut. Tu m'en coupes exactement quatre mètres et tu me dis combien je te dois, sinon je me fâche ! ». Après quelques instants d'hésitation, car c'était bien la première fois qu'il s'avouait incapable de donner un prix à un objet aussi insignifiant, « la Quincaille » répondit : « Mais rien Anatole, rien. Pour un ami comme toi, c'est cadeau. Tu sais bien que je suis plus ferraille que... chanvre, pardon, que corde à nœuds ! Puis après tout, c'est toi qui a déniché cette ficelle, et toute peine méritant salaire, ce sera gratis ! »... Cependant, non pas d'un air fâché mais résolu, Anatole lui répondit ceci : « Pas si vite petit père, après lecture de tes écrits, permets moi de te dire que je te croyais plus humoriste que moralisateur. Notamment de celui placé au-dessus de ton guichet : « un clou vaut un sou », donc je me dois, faisant partie du respectable, de m'acquitter de mon achat. Sache que je ne quitterai pas ton souk sans t'avoir réglé, sinon notre amitié n'y résisterait pas ! »... Embarrassé par la ferme décision de son camarade, presque l'un de sa classe, avec lequel durant des décades, stationnant en prenant le frais sur son pas de porte, maintes fois il avait refait le petit monde des alentours, à contrecœur il en mesura puis coupa la longueur souhaitée, puis gêné la lui tendit... alors que porte-monnaie en main, son client s'appêtait à le régler... Une fois qu'Anatole l'eut quitté, longtemps il demeura dubitatif, ne se résolvant pas à encaisser son dû, cette somme lui brûlant les yeux, il réfléchissait, car jamais il n'avait vu son ami dans un tel état. C'est avec un retard, qu'amèrement il se reprochera, qu'il décelait comme une inexplicable froideur, une inhabituelle distance, percep-

tibles chez ce retraité plutôt loquace et bon vivant dans la vie courante ; un comportement bizarre, une inquiétante attitude, qui avec le recul d'une profonde réflexion menée durant la nuit qui s'ensuivit, lui procurèrent des cauchemars se rapportant à cette scène surréaliste... Son vieux camarade lui apparaissait à genoux, furetant dans d'impossibles recoins, déplaçant puis balançant les objets qu'il considérait inutiles, puis après un grand « eureka ! », signalant sa découverte, se relevait hilare avec ce hart déjà encerclant son cou de poulet... À diverses reprises il se réveilla recouvert de sueur et transi d'angoisse, avec cette fugace image de Judas l'Isariote échangeant contre quelques talents, la vie de son maître bien aimé...

« Dis donc « la Quincaillerie », les morpions qui te dévalisent ça te fais rien ? S'ils continuent, ce n'est pas une cabane qu'ils vont se construire mais une HLM ! »... « Laisse courir Anatole, ce sera à comptabiliser lors de l'inventaire ! »... Comme si rien de spécial ne s'était passé la veille, fidèles à leurs habitudes et plantés sur le pas de porte, les deux compagnons discutent, devisent ; en vérité c'est le seul voisin, qui toujours aussi loquace et jovial entretient la conversation, déverse sans désespérer un flot de balivernes, de potins qu'il commente en un grand guignol de gestes et de mimiques fleurant bon la province méridionale. À ses côtés, le commerçant demeure soucieux, inquiet, jette à la dérobée de furtifs regards en direction du hâbleur, qui nullement décontenancé par cette désobligeante observation, poursuit ses gesticulations, il essaye de déceler dans cet outrancier babillage une excitation révélatrice d'un suicidaire comportement... Momentanément rassuré par la présence de l'impénitent bavard, ayant sans le savoir, durant la nuit consécutive à son achat, fait les frais de ses cauchemars, parmi lesquels lui demeure ce passage en mémoire – Anatole en futur pendu testant la résistance du chanvre, s'assurant du bon fonctionnement du nœud coulant, choisissant avec grand soin la branche maîtresse capable de supporter son poids et la tension du choc, puis se hissant sur un escabeau devant lui permettre cet ultime coup de pied assurant le fatidique basculement dans le vide –, « la Quincaillerie » ne

peut éviter de s'interroger, de se morfondre en pensant à l'inéluctable... Toutefois, égal à lui-même, Anatole pérore, sans aucun mouvement d'humeur ni d'énervement il poursuit dans l'emphase, ne se rend pas compte qu'il irrite, agace son ami, qui lui, manifestement semble ailleurs, submergé par une foule de désagréables sensations et d'inquiétantes images ne le lâchant plus depuis l'achat de cette fameuse corde. Car ce jour-là, suite au départ de son client, heureux, avec son bout de ficelle enroulé sur son avant-bras gauche, aussitôt, pris d'un subit malaise le quincaillier avait baissé son rideau, s'était retiré au plus profond de sa cale et s'était mis à violemment gamberger. Puisque de ce futur suicide il se reconnaissait comme l'instigateur, l'incitateur, et tôt ou tard, il savait que la Gendarmerie solliciterait son témoignage : si oui ou non durant l'achat de cette corde, il avait remarqué chez son client l'intention d'attenter à ses jours ? Par la suite, trop anxieux il ne put s'endormir, un méchant sommeil entrecoupé de brefs sommes s'achevant sur de semblables et cauchemardesques scénarios : contre son gré, le défunt déposant quelques pièces sur son comptoir. Pouvait s'y ajouter cette façon troublante qu'il avait eu d'abandonner la boutique sur ce retentissant : « Sois remercié pour ta compréhension « la Quincaille », c'est un réel service que tu me rends ! »... Cependant les jours défilent, les fins d'après-midi se ressemblent, seul le commerçant apparaît méconnaissable, morose et amaigri, de repérables changements qui inquiètent son jovial compagnon, l'amènent à s'enquérir sur sa santé : « Dis-moi donc, tu me sembles souffrant, aurais-tu quelques soucis du côté de ta colite, une recrudescence de tes crises de polyarthrite ? »... L'homme ne répond pas ou alors évasivement, il laisse à son truculent voisin le soin d'entretenir ce bruit de fond recouvrant ses tristes états d'âme, en son monde intérieur, submergé d'oiseux propos, une évidence se fait jour, car il sait que si ce malheur se confirmait, il ne survivrait pas à la honte, à cette vindicte qui s'abattrait sur lui, par la confirmation de cette ladrerie que d'aucuns dans leur cité jugent naturelle chez ceux de sa profession. Alors qu'en réalité, occupé par un réel souci d'autrui, il n'avait, sans aucune intention de vouloir précipiter la funeste décision

de son ami – auquel il n'eut pas le courage de demander la destination de son achat –, ne souhaiter que lui rendre un amical service en les lui offrant gratuitement ces quatre mètres de ficelle!... Durant ses nuits d'insomnie, à bout de nerfs, souvent « la Quincaillerie » s'était surpris à mesurer les cent seize centimètres restants, amer, il avait constaté qu'ils étaient insuffisants pour s'assurer une confortable pendaison...

Hors de période de chasse, un méchant coup de fusil résonna dans la nuit, et ce n'est qu'en cours de matinée que le facteur, au même titre que les autres nouvelles (bonnes ou mauvaises) qu'il colporte, avertit les gens du quartier: « La Quincaillerie » s'est suicidé, un coup de flingue en pleine poire!... Bien évidemment, durant les obsèques, fêrus d'explications, les gens interpellèrent son ami de toujours, l'Anatole, qui à leur grand étonnement presque se tut, ne s'étala pas, ne s'aventura pas dans de fumeuses suppositions, lui-même ayant été frappé par la rapide dégradation physique de son camarade, seulement satisfait l'assistance en déclarant en guise de conclusion qu'il pouvait s'agir d'une leucémie galopante! Cependant, lors de ses alambiquées et embarrassées tentatives d'explication, cette phrase recueillie à la sauvette par une oreille attentive devait donner sens à son terrible geste: « Dire que ces derniers jours je lui avais acheté une corde, afin de la déposer dans le coffre de mon vieux tacot, souvent en panne et ayant besoin d'être tracté. Bizarrement c'est à compter de ce jour que je le vis devenir plus maussade, amaigri! »...